

Tourteret se venge

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 44

PDF erstellt am: **13.09.2024**

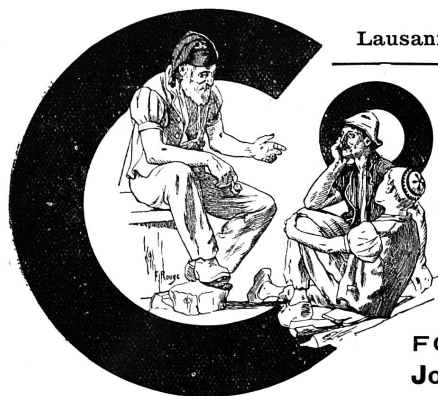
Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224184>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



ON VALET QUE DÈVESE VITO ET BIN

LUVI dâo Prâ Derrâ manquâve jamé d'allâ à la faire d'Ouron. Bin soveint lâi avâi rein à fêre, mâ sé pas, lâi seimblîave que sarâi tsesâ malâdo se lâi êtâi pas zu, omète po bâire trâi verro. Câ faut que vo diéssô que Luvî l'êtâi galésameint biberon quand l'êtâi via de l'ottô.

Dan, sti dzo quie, Luvî appliève son éga âo petit tsè, bâille zè z'oodre à sa fenna et à son valet po gouvernâ lè bite, dzibllie et pu via vè Ouron.

Qu'a-te fé lè tota la dzornâ? L'a martschandâ dâi modze, dâi modzon, onnâ trouïe, on poliein, on vî et quatro petit caïon. L'è tot. N'a rein atsetâ po cein que la modze êtâi trâo grasse, lo modzon bêtor; la trouïe l'avâi coumenii, lo poliein l'avâi onna coma que lâi plliaisâi pas, le vî l'êtâi trâo dzouveno et lè petit caïon trâo gros. Po sè consolâ de tote cliiâo patse manquâie, l'a faliu quartettâ, trâidécilâ et lo resto avoué quauque z'amî.

L'avâi justameint trovâ on camerardo dâo militéro, Pierro de la Fordze de Bîman, que sè recriâvant adî du adan. Et ma fâi, vo sède, avoué diâ bon fonds, lo temps passe on sâ pas mé quemet qu'onna râva.

Dan, à la né tsesâite, noûtre dou coo : Luvî dâo Prâ Derrâ et Pierro de la Fordze l'ant appllièyî lâo tsevu tsacon à son tsè. Faut vo dere que l'avant galésameint tserdzî, tant l'on que l'autro et que, po parti, lâo z'è arrevâ oquie de prâo courieu : Pierro de la Fordze n'è-te pas montâ su lo tsè à Luvî dâo Prâ Derrâ, et Luvî su cliquâ à Pierro. Lâi ant rein vu que dâo fû. Sè sant eindroumâ su lâo tsè. Heuresameint que lâo z'ègue n'ètant pas à vin bu et que l'ant trovâ tote solette lo tsemîn de lâo z'ottô, tsa-couna avoué son tesrotton que n'êtâi pas lo bon, mâ que ronfliève quemet se l'avâi êtâ tsi sè.

Dein la veilliâ, lo tsevu à Luvî l'arreve à l'ottô. La mère, que l'out la brison einvoûie lo valet avoué on falot po s'aidhî à dèpllièyî. Lo valet va, vouète l'èga, guegne lo tesrotton, châte dedein et fâ dinse à la mère :

— Mère, lo tsevu l'è noûtro, lo père pas.
Marc à Louis.

Trop de précautions. — Un jour un homme entra chez un barbier. Il ôta son chapeau, s'approcha du barbier avec un revolver à la main et lui dit :

— Je veux que vous me fassiez la barbe. Je ne veux pas qu'on me parle, inutile de me demander si je veux un shampoing ou une coupe de cheveux. Ne parlez pas de température ou de politique.

Il s'assit enfin, et fut des plus satisfaits de la manière prompte et muette du barbier. Voyant un autre client arrivé depuis quelques instants, il lui dit :

— C'est le meilleur moyen de les faire taire. Il n'a pas dit un mot.

— Il ne l'aurait pas pu, d'ailleurs, répliqua l'autre, il est sourd-muet.

Calendrier. — Mon enfant, dites-moi si nous comptons le temps d'après le calendrier grégorien ou le calendrier julien ?

— Chez nous, mam'selle, on a le calendrier de Berne et Vevey.

N'OSANT RIEN DEMANDER...

A part l'auteur du fameux sonnet, conçoit-on, ici-bas, l'existence possible d'un être normal n'osant rien demander ?

L'enfant, ce doux tyran, demande quelque douceur, un jouet, ou simplement, un moment d'admiration accordée à sa précieuse personne.

L'écolier demande à sortir, plus souvent que la nécessité ne l'exigerait : au lieu de boire avidement à la coupe de la connaissance, il se gorge de l'eau fraîche du lavabo ! Plus âgé, lorsqu'il portera la casquette du collégien, puis de l'étudiant, il en demandera, celui-là ! Inutile de composer la liste, pour éviter des tourments domestiques aux trop bons parents qui penseraient avoir oublié quelque chose !...

Les amoureux demandent aussi : demandes variées, mais visant toutes à une satisfaction d'amour pas toujours propre, puisque l'hygiéniste-au-front-austère condamne le baiser !

Les politiciens !... Ah ; mes amis ! en demandent-ils, sans en rien faire paraître ! Si la pudeur les empêche de vous dire : « Votez pour moi ! » leurs discours ne veulent-ils pas être la preuve de leur valeur !

Les avocats demandent l'acquiescement : « Tant il est vrai, Monsieur le Président et Messieurs, que la bonté venue du cœur prendra le pas sur l'absolution apportée par la mathématique de l'esprit ! »

Le colporteur demande à être débarrassé de sa pacotille, tandis que son client, malgré lui, demande *in petto* à ce que ce commerçant le laisse en paix !

Le poète seul, chaste, réservé, n'a rien osé demander. Il n'a rien obtenu, parce que la belle n'a pas compris que ce silence voulait être éloquent !

Ainsi, sans plus tarder, nous allons demander, demander partout et toujours, demander à chacun ! Si l'on sait demander, on finit bien par obtenir !

Si l'un de nous meurt et que, sur son marbre, on grave ces mots : « N'osant rien demander... » nous saurons qu'il était le modèle de la discrétion. La consolation dernière de ses intimes sera qu'il a obtenu, sans avoir besoin d'oser la demander, la paix, la paix définitive !... et ce n'est déjà pas si mal que ça...
St-Urbain.

TOURTERET SE VENGE

TOURTERET eut été le plus heureux des hommes s'il n'avait pas été tant aimé.

Il avait une charmante petite femme et ce n'est pas d'elle qu'il se plaignait d'être chéri, mais d'une multitude d'oncles, de tantes, de cousins, de cousines, de beaux-frères et de belles-sœurs qui profitaient de n'importe quelle occasion pour arriver chez lui à l'improviste, sous prétexte qu'il habitait la ville et pour y séjourner à loisir.

« La famille a du bon, c'est entendu, se disait Tourteret, mais elle abuse un peu de ma complaisance. On me trouve toutes les qualités de gentillesse, d'obligeance, de dévouement, de résignation, on me fait une réputation de petit saint ; mais si tout cela ne doit servir qu'à m'encombrer perpétuellement de mes cousins et de leur marmaille, je ne retire qu'un bien maigre profit

de cette excellente renommée. La vie est chère, mes parents, tous gens cossus et dorés sur tranche, ne se doutent pas des sacrifices que je suis contraint de m'imposer pour les recevoir. Au début de mon mariage je pensais qu'ils avaient à cœur d'établir entre nous de bons rapports, mais ils commencent à m'obséder. Il est vrai qu'ils se montrent tous empressés et qu'ils insistent pour que j'aie passer mes quinze jours de vacances annuelles chez eux. Or ils sont plus de quarante, si je voulais passer mes vacances chez chacun d'eux, j'en aurais pour quarante ans, alors qu'ils passent chez moi, en moyenne, chacun huit ou dix jours par an. Ils insistent d'autant plus quand ils m'invitent, qu'ils savent bien que l'administration me tient et que je ne suis pas libre.

« Il faut que j'avise pour mettre fin à ce défilé continu et coûteux qui ne me laisse aucune liberté. »

Tourteret n'avait pas inventé la poudre, mais il n'est pas indispensable d'avoir fait cette découverte pour être débrouillard.

Il commença par faire comprendre à sa chère petite femme que leur bonheur serait beaucoup plus à son aise dans un appartement plus restreint.

— Comprends bien ceci, ma chérie, lui dit-il, l'argent que nous ne mettrons pas dans notre loyer, nous l'emploierons à t'acheter de belles robes et des chapeaux mirifiques.

Il n'en fallait pas davantage pour convaincre la jeune madame Tourteret ; mais elle avait bon cœur et pensa à sa famille.

— Et nos parents, dit-elle, où les logerons-nous quand ils viendront nous voir ?

— A l'hôtel, j'y ai pensé ; ils seront beaucoup mieux et jouiront de tout le confort moderne.

Tourteret connaissait trop les lois de l'hospitalité pour ne pas savoir qu'il serait obligé de payer la note de l'hôtel quand ses riches parents le combleraient de l'honneur qu'ils lui faisaient en venant le voir.

Aussi, à la première visite, il alla trouver le garçon de l'hôtel le plus proche, commença par lui graisser la patte et lui dit :

— Avez-vous pour ce soir une chambre peuplée de punaises ?

— Oh ! monsieur, la tenue de la maison est irréprochable, les clients y viennent en toute confiance et nous restent fidèles.

— Tous les goûts sont dans la nature. Il me faut à moi, une chambre où ces bestioles pululentes ; arrangez-vous comme vous voudrez, adressez-vous à des éleveurs, je paierai ce qu'il faudra.

Le garçon se ravisa :

Nous avons bien la chambre n° 4, mais elle est exposée au nord.

— Vous n'en avez pas d'autre ?

— Attendez donc, je crois que la 26 est libre ; celle-là est exposée en plein midi, les insectes y sont plus nerveux.

— Elle est infestée ?

— J'en réponds.

— Alors, je la retiens à perpétuité : garnissez-la d'un matelas en noyaux de pêche, d'un lit boîteux, d'une couverture de crin, d'un sommier défoncé.

— C'est déjà fait, monsieur.

— Parfait. Laissez jeûner les légions de pen-

sionnaires qui l'habitent, pour qu'ils soient plus voraces.

— Ah ! monsieur, je n'ai jamais vu des animaux aussi gloutons, il est impossible de les rassasier, nos voyageurs diminuent de moitié quand ils passent une seule nuit dans cette chambre. Monsieur pourra y entrer quand il voudra, nos bestiaux sont de véritables loups, ils sont féroces.

Alors Tourteret répondit :

— Ce n'est pas pour moi que je retiens cette chambre, mais pour un oncle à héritage, qui vient me voir demain.

— Alors monsieur peut être sûr qu'il héritera dans deux jours.

EN FACE DES REALITES

3. Poignez vilain...

IE vous recommande encore une fois de vous abstenir de lancer des boules de neige ; c'est un jeu trop dangereux.

Mais à peine est-il sorti de l'école qu'Isidore bombarde les filles, les cheminées, les portes, les fenêtres d'une grêle de pelotes de neige. Conséquence : plaintes, puis punition. Cependant, Isidore maugrée : Ça ne le regardait pas, c'était après l'école !

— Isidore, tu resteras en retenue après la classe pour avoir frappé ton camarade, plus jeune que toi ; c'est de la lâcheté.

...Sortie. Le maître répond à une demande de congé. Quand il relève la tête, Isidore a disparu ; profitant de l'instant propice, l'intraitable écolier s'est éclipsé.

A la classe de l'après-midi :

— Isidore, pour être parti ce matin au lieu de faire ta punition, je double ta retenue.

Le vilain garnement marmotte de vagues paroles de révolte, en secouant la tête avec impertinence. Alors, le maître, exaspéré, prend le vaupien par le bras et l'expulse de la classe.

— Je le dirai à mon papa ! et on verra bien...

Accablé de chagrin, le jeune maître commence sa leçon, regrettant amèrement de ne pouvoir rosser convenablement cet inepte chenapan, seul châtement que craignent les élèves de cette trempe.

Cyprien.

SURNOMS DE QUELQUES COMMUNES VAUDOISES

UOMME suite aux articles que nous avons publiés sur ce sujet, il y a quelques jours, nous recevons la lettre suivante :

Croy, le 23 septembre 1931.

Monsieur le Rédacteur du *Conteur Vaudois*,

Si l'autre jour, en quittant les Vauliénis, vous aviez passé à Croy, au lieu d'aller trouver les Vallorbiens, je vous aurais dit que les gens d'ici s'appellent les *buia-tsats*, et voici pourquoi :

Ma mère me racontait (naturellement que la chose s'est passée, il y a très, très longtemps), qu'une bonne paysanne de l'endroit avait préparé le linge pour faire la lessive. Elle était aidée d'une jeune domestique, et comme la maîtresse de maison avait dû s'absenter un moment, la jeune fille lui demanda ce qu'il fallait mettre au fond du cuvier, à quoi il lui fut répondu : ce que tu trouveras de plus noir. A cet instant passa, pour son malheur, un gros matou noir, qui fut lestement saisi, recouvert de linge, et après avoir été coulé au lissu de cendres pendant deux jours, fut sorti du cuvier par les lessiveuses avec le linge. Je ne peux pas vous dire s'il était encore bien noir !

LE SOURD-MUET

IL y avait une demi-heure que j'étais assis à la terrasse d'un café, devant un vermouth, lorsqu'un pauvre diable d'une cinquantaine d'années, assez proprement vêtu, déposa subrepticement une enveloppe sur ma table. Après quoi, sans attendre que j'aie pris connaissance du pli, il poursuivit sa distribution de table en table.

— Quelque réclame, sans doute, me dis-je en ouvrant l'enveloppe.

J'en sortis alors deux petites feuilles autographiées. Sur la première, je lus ces mots :

« Devenu sourd-muet à la suite d'un affreux accident, je me suis trouvé plongé dans une grande misère. Un petit secours de votre part serait le bienvenu, monsieur. Merci d'avance et de tout cœur. Veuillez trouver ci-joint l'alphabet des sourds-muets en remerciements de ce que vous ferez pour un honnête homme victime d'une fatalité implacable. »

Puis en post-scriptum :

« Je vais repasser dans quelques instants. »

Alors je sortis une pièce d'un franc, et résolu à ne rien accepter en échange de ma légère aumône, je déposai celle-ci sur l'enveloppe.

Quelques minutes après, le malheureux revint. Je lui tendis la pièce de vingt sous avec l'enveloppe. Il s'inclina très respectueusement et s'éloigna.

C'est alors que l'idée me vint de l'interroger pour mon journal.

Lorsqu'il y a pénurie de sujets à traiter, il convient de ne pas se montrer trop difficile et de ne pas imiter le héros de la fable.

Donc, en attendant qu'il eût fait sa petite récolte, j'écrivis sur une carte de visite les mots suivants :

« Je suis journaliste et vous demande de m'accorder une courte interview. Par la même occasion vous accepteriez bien un apéritif. Rassurez-vous, je ne vous tiendrai pas longtemps. »

Le voyant enfin s'éloigner, je m'élançai et, le rattrapant par le bras, je lui présentai ma carte.

Il lut, approuva d'un hochement de tête et m'accompagna jusqu'à ma table.

Et voici la petite correspondance qui s'échangea entre nous :

— Qu'est-ce que vous désirez prendre ?

— Un verre de vin blanc.

Je fis apporter la consommation demandée, puis j'écrivis :

— Quel est l'accident qui vous a privé de l'ouïe et de la parole ?

Il griffonna :

— Une grosse émotion. J'ai vu ma belle-mère tomber par la fenêtre du troisième étage... Je n'osais regarder. Je la croyais en capilotade. Quelques instants après, la porte s'ouvrit. Je vis apparaître ma belle-mère sans une égratignure. Elle était souriante. Cela me donna un tel coup que j'en devins sourd et muet. Depuis cette époque, impossible de retrouver l'ouïe et la parole.

— Votre cas est extrêmement curieux... Serait-il indiscret de vous demander ce que vous gagnez par jour ?

— Cela dépend... Je ne peux pas trop compter sur les bénéfices à réaliser l'hiver, il y a si peu de monde à la terrasse des cafés, mais je me rattrape l'été. Comme je suis économe et méthodique, je m'en tire assez bien... Là-dessus, à votre santé, et permettez-moi de prendre congé.

Nous trinquâmes. Il but d'un trait, puis, après m'avoir serré la main, il se dirigea vers une autre terrasse.

Comme article à traiter, c'était un peu maigre. Mais, en y ajoutant quelques opinions des lumières de la médecine, j'espérais obtenir mes deux cent cinquante lignes.

J'allai donc interviewer deux spécialistes, lesquels m'assurèrent que le cas de ce pauvre diable devenu sourd et muet n'était pas si rare.

Je griffonnai donc mon « papier » que je portai à mon journal puis je pris le tram pour me rendre du côté de la Bastille où j'avais quelque visite à faire.

A cette époque, je mangeais dans le quartier où m'avaient poussé les nécessités de ma profession.

Or, ce soir-là, je devins incidemment le client d'une gargote de la rue du Centre.

Installé à l'étroite terrasse que dissimulait une rangée de fusains, je commandai un potage et une choucroute garnie.

Mes voisins de table étaient gens silencieux, mais en revanche il y avait derrière nous un client qui ne cessait de pérorer. Et c'était un feu roulant de plaisanteries vulgaires, émaillées de

mauvais calembours, qui mettaient la tablee en joie.

Puis, peu à peu, le bavard s'apaisa, faute d'auditeurs.

Il me tardait de voir sa tête. Alors je fis un demi-tour sur ma chaise... Vous avez deviné quel état cet homme loquace ?

Indigné, je me levai et marchai vers lui.

— Alors, dis-je d'un ton à la fois sévère et goguenard, il paraît qu'à partir de l'heure du dîner, vous n'êtes plus sourd-muet.

Il ne parut nullement troublé d'avoir été reconnu et m'invitant à m'asseoir devant lui :

— Vous tombez bien, fit-il placide, j'avais envie de bavarder encore un peu... Quand on fait le sourd-muet toute la journée, on a rudement besoin de rattraper le temps perdu... C'est pas tout ça, qu'est-ce que vous prenez ?

— Je ne prends rien avec un individu qui trompe la charité publique et qui, par surcroît, me fait écrire un article idiot... Quand je pense que je suis allé interviewer des sommités médicales au sujet de votre cas.

Il se mit à rire.

— Ah ! l'histoire de l'émotion !... Et qu'est-ce qu'ils vous ont dit, ces messieurs ?

— Que c'étaient des choses fort plausibles.

— Ça ne me surprend pas ; ces gens-là ne s'étonnent de rien.

Puis m'ayant tapé familièrement sur l'épaule, le gaillard ajouta :

— Hein, mon vieux scribouillard, c'est curieux de se rencontrer comme ça ?

— C'est la preuve que la ville est bien petite et que les truquers finissent toujours par être démasqués.

— Allons, pas de paroles amères.

Là-dessus, il appela Jules, le garçon, et commanda pour moi un vieux marc, ajoutant :

— Tu vois cet homme-là, Jules, eh bien, il m'a connu sourd-muet, tu penses si ça le défrise de me retrouver en pleine possession de mes cordes vocales... Mais il sait bien que notre patelin est la ville des phénomènes. Pourquoi s'étonner d'y rencontrer un sourd-muet qui barytonne gentiment le soir, car j'ai une autre corde à mon arc, je suis choriste dans un théâtre... Diable, il se fait tard, il faut que je me sauve... Au revoir, monsieur, et merci pour la réclame que vous allez me faire dans votre journal... Jules, tu porteras le vieux marc à mon compte.

Et il s'éloigna tout guilleret, en chantonnant :

Halte-là ! Qui va là ?

Dragon d'Alcala !

Alphonse Crozière.

L'Almanach du Conteur Vaudois 1932. — Editions Pache-Varidel & Bron, Lausanne.

Avec la chute des feuilles paraît chaque année depuis 1903, l'Almanach du Conteur Vaudois, publié avec le concours des collaborateurs du Conteur Vaudois. Il y a peu d'Almanachs qui soient plus essentiellement de chez nous, plus vaudois que celui dont nous parlons. Il fut rédigé par Louis Monnet et Victor Favrat, puis par Julien Monnet, notre toujours regretté rédacteur.

Comme les précédents, celui de 1932 qui vient de paraître est tout à fait dans la tradition. C'est dire que l'on y trouve une foule de choses intéressantes, de conseils utiles, un de ces calendriers touffus qui renseignent sur tout, les dictons, les vieilles coutumes, les soins à donner aux animaux et aux plantes, le tout farci d'anecdotes et de petites histoires humoristiques. Les patois vaudois qui disparaît de plus en plus et malheureusement très rapidement trouve dans l'Almanach du Conteur un refuge. Cette année on y lit une excellente nouvelle en patois : « Lo maidzo de Cucugnan », signée Marc à Louis, ainsi que des proverbes également en patois. L'article de fond, si l'on peut s'exprimer ainsi, est consacré à une intéressante étude historique et pittoresque de Grandcour, Ressudens et Chevroux. Cet article, signé A. Burmeister, est illustré de clichés.

Puis notons une série de nouvelles intéressantes de Michel Corday, un « A la Fontaine » de Jean des Sapins, « Les Impondérables » de M. Gaillard, encore une nouvelle : « Le Grand Mouchoir » de M. L. Musy, puis un excellent conte de Noël : « Les Barbarottes », signé M. Nossek.

Ces nouvelles sont agréablement illustrées par